

Lettre de Jean Paulhan à André Rolland de Renéville, 1932-11-28

Auteur : Paulhan, Jean (1884-1968)

[Voir la transcription de cet item](#)

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Citer cette page

Paulhan, Jean (1884-1968), Lettre de Jean Paulhan à André Rolland de Renéville, 1932-11-28, 1932-11-28.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 18/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15030>

Copier

Information sur la lettre

Date 1932-11-28

Destinataire Rolland de Renéville, André (1903-1962)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

129,6,34
15/28 nov 1932
M

lundi 24.

à l'origine, non pas à la fin de son enquête, (la crise que cela enquête m'aide à faire une illusion d'optique).

Il n'est pas temps que nous tenions une nouvelle réunion? Souvent, j'ai regretté que nous ne puissions nous concerter, par exemple, sur la réponse commune (ne fut-elle qu'un refus, demeurât-elle insprimo) qu'il conviendrait de faire à tel ou tel problème contemporain (comme on dit). Mais il est deux ou trois points encore sur lesquels je voudrais revenir.

24

J'avais fait la réflexion que l'on pouvait aujourd'hui parler de littérature ou de poésie suivant deux langages, exactement hétérogènes, dont l'un (pour tout simplifier) pouvait être appelé le langage Baudelaire-Bretton, l'autre le langage Sainte-Beuve-Prévost. Léonardus A.R. m'a répondu que c'était «Bretton qui avait raison». À la prendre telle quelle, la réponse serait naturellement absurde. Elle revient à soutenir que les Allemands ont raison de dire Pferd, et les Français tort de dire cheval (ou l'inverse). Je crains que la position générale de A.R. ne soit moins absurde, (ou du moins dangereusement stricte) quand il décide par avance de ne prendre en considération qu'une certaine littérature (celle qui va de Baudelaire à Mallarmé), laissant l'autre pour moins que rien. Si profond que le mène par la suite sa recherche, je trouve jamais dans la poésie que ce qu'il a commencé par y mettre. Et sa découverte métaphysique est

et qui fut huitièmement mathématique, jusqu'à commencer par refuser les 3/4 de ce que l'on connaît couramment sous le nom d'«épistémologie».

Il me faut avouer que je ne comprends pas du tout l'importance que René Daumal semble attacher à ses recherches étymologiques. Et sans doute, puisqu'il n'attribue aucune valeur de preuve à leur jeu de mots: connaissance — conscience je serais coté d'insister. Sans quoi j'aurais répondu que religion ce qui lie et intelligence intus légère sont tenus par les linguistes, et par Meillet en particulier, pour le type même de «l'illusion étymologique». Qu'au surplus, (suivant Meillet encore) il est peu d'étymologies «apparentes» qui ne soient fausses. L'on sait que fesse ne vient pas de fesse que lègue n'a aucun rapport avec légume, etc.

24

ny

Mais dès lors que peut attendre R.D. des étymologies qu'il recherche dans des langues primitives?

a) Il n'aura aucune preuve de l'exactitude de ces étymologies (les documents étant bien moins nombreux que pour la langue française, où dépendent peu d'étymologies dénourent certaines).

b) A plus forte raison n'aura-t-il aucune preuve de l'antériorité de l'un des deux sens qu'il découvrira.

Reste simplement que R.D. choisira les étymologies ~~qui viendront flatter ses convictions métaphysiques~~. Je préférerais, pour moi, qu'il se bornât à ces convictions, sans cette fausse apparence de preuve.

Ou bien qu'il accède ouvertement de raison par calombe.

* *

Mais j'en viens au point le plus grave, au plus évident. Renda, ne dit R.D., pose un problème qui ressemble à la question comme une rognure à Jupiter. Soit. Mais l'existence de cette, sinon le problème qu'il pense présenter, pose une question:

Si l'agir, si "philosophe" qu'il puisse être, Renda est l'un des rares hommes d'aujourd'hui qui ait écrit un traité de l'infini, et qui ait donc, sinon éprouvé, du moins approché, certes, presque l'infini. Or dans le scholie que je vous signalais, il renie en découvrant et n'enfuit dans la psychologie. C'était cette malinodie que je vous demandais de juger nom qu'il importe de savoir pourquoi ni en quoi je pense de Renda est fautive. Mais il importe infinitiment de savoir si nous-mêmes sommes protégés (et par quelles pensées) contre une malinodie pareille à la sienne. Or je puis en douter d'autant plus que R.D. renonçant à sa première justification: c'est qu'il suffit de poser le problème de l'infini pour préférer l'infini semble à présent se rallier au sentiment que A.R. tout en l'admettant, jugeait au cours de notre réunion, insuffisant: il est à savoir qu'un sentiment de dégoût, de répulsion ou de honte à l'égard du monde domine et une raison suffisante et nécessaire de préférer l'infini.

« C'est ainsi du moins qu'il ne faut comprendre: "Je ne prendrai jamais d'autre centre de discussion que le centre même de l'absurde, de l'évident malheur de chacun de nous". Or, un sentiment, fût-il dégoût, me semble être la chose la plus fragile qui soit, la plus personnelle (et par là la plus méprisable) et celle enfin que nous sommes le moins

16
15

assurés de voir durer. A bien plus forte raison les idées qui se fondent sur ce sentiment. Et n'éprouvez-vous pas comme moi qu'il est peu de pensées plus menacées de déchéance que celle que nous tentons de protéger et d'affermir. Dans quelle salade marxo-hégélienne s'achève la rêverie d'absolu qu'avait commencée Breton? Aragon qui tenait la révolution russe il y a cinq ans pour un événement de l'ordre d'un "changement de ministère" au regard ~~d'un~~ de l'infini qu'il connaissant, soumet aujourd'hui ~~à~~ tout infini à cette révolution. Benda s'enfuit dans la psychologie et prétend que son infini n'était qu'une idée d'infini....

Je ne vois de toutes parts chez ceux qui ont memé notre expérience que lâcheté et que reniement.

Je vous demande encore, quel que soit le Sans-Nom, le Réel, le Véritable dont nous exigeons d'être près au point que chaque instant de notre vie fût il peur, paresse, humiliation, joie, faiblesse s'en trouverait transfiguré: notre approche et la sorte de ravissement qui s'en suit peut-être être précipitée par des idées qu'il dépendrait de nous d'évoquer et de fortifier, par des actes et par une ascèse q qu'il dépendrait de ~~notre~~ notre volonté de nous imposer ou bien est-elle entièrement livrée au hasard?

Je ne vous demande ici qu'une part de votre expérience et de votre réflexion.

J. P.

Paris, 43, rue de Beaune — 5, rue Sébastien-Bottin (VII^e)